

# Ma Véronique

*un drapeau blanc*

Luc Tartar

[www.luc-tartar.net](http://www.luc-tartar.net)

« La Passion du Christ » - Station 6  
Rencontres auteurs dramatiques - troupes d'amateurs  
Théâtre du Peuple de Bussang / FNCTA  
25 juillet 2009

Nous rappelons aux compagnies que la représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur et de ses ayants droit.

Pour les compagnies affiliées à la FNCTA, la demande (à l'aide du « bordereau rouge ») est à adresser au siège de la FNCTA qui transmet à la SACD.

**Ma Véronique**  
*un drapeau blanc*  
(station six)

Je la vois. Elle agite les mains en pleine rue. Parmi les autos les vélos les carrioles les scooters. C'est une femme. Elle est juchée sur son sac et elle parle.

Elle dit « Stop. Stop ! Ecoutez-moi. »

Mais s'il fallait écouter tous ceux qui parlent...

« Arrêtez-vous. »

Trop nombreux. Ils ont perdu la tête et soliloquent dans la rue.

« Aidez-moi. »

Ils roulent des yeux. Traîne-savates. Crachent misère.

Elle a un sac  
Mais un sac  
Qu'est-ce que c'est que ce sac

Qu'est-ce qu'elle a mis dedans

Un sac à dos  
Sac à viande  
Sacrément sale  
Un empilement savant

Des caisses des boîtes des couvertures  
Un amoncellement de cartons  
Des vêtements des pneus des chaussures

C'est pas un sac  
C'est une tour

Une terre  
A laquelle s'accrochent quelques plastiques  
Des poubelles  
Ça brinquebale  
Un fatras qui vacille

Cette femme  
C'est une avalanche en puissance  
Avec sa montagne à ses pieds  
Elle renverse nos âmes

Je la vois. Seule sur son sac devant l'autobus. Elle adresse la parole à qui veut l'entendre. Les chiens les poules les nuages. Ici dans les Territoires on est à ciel ouvert. Un trou béant. Les bombes volent dans les airs on ouvre à peine les yeux et le soleil nous tombe dessus ici on touche le ciel sur toute la ligne.

On est morts mais ça grouille dans nos corps.

Des enfants des cris des ballons de la poussière des camions du linge des ruelles des bassines des odeurs de cuisine de vaisselle et parfois même quelques brins d'herbe. C'est pas une ville mais c'est une vie. Et au beau milieu de tout ça au carrefour de nos peines s'adressant aux pigeons il y a cette femme qui parle. On n'entend pas ce qu'elle dit. Sa voix est étouffée par les klaxons. Trop de voitures. Trop de bruit. D'où vient-elle ?

Pas d'ici.

Quand on s'engage dans cette rue on manque à chaque fois de la renverser. Mais personne n'ose la déloger. C'est un monde à elle seule et puis... chez nous c'est chez elle. Nos maisons sont éventrées mais on garde un œil sur l'hospitalité.

Depuis quand est-elle là ? Une semaine ? Deux ans ? Peut-être bien la nuit des temps.

Je la vois à chacun de mes passages. Je suis conducteur de bus et ma ligne passe dans cette rue. C'est un endroit réputé dangereux. Un quart de seconde d'inattention et c'est l'accident. Cette femme qu'est-ce qu'elle a dans son sac ?

Elle est blanche  
Mais blanche  
Tout en elle est blanc  
Sa canne  
Son voile  
Sa robe

Sa peau

Ses mains

Ses bras

Ses épaules

Ses cheveux

Et jusqu'à ses yeux vitreux

Rien dans les veines

Du sang de navet

C'est une aveugle hémorragique

Femme blanche à voix blanche

Qui avance en silence

A petits pas rouges

Elle perd du sang

Elle dit : « Je suis une femme hémorragique. Mes pertes sont immenses. Gouttelettes sporadiques ou longue traînée rouge. Je perds mon sang. Des caillots cognent mes entrailles forcent le passage et rebondissent sur mes cuisses. Longtemps je perds mon sang jusqu'au jour où je touche le manteau du Sauveur... »

T'as vu la Vierge ? Alors maintenant dégage la route. Et n'oublie pas ton sac.

Plusieurs fois les soldats l'ont fouillée.

Elle dit « J'ai vu de mes yeux vus des plaies insondables. »

Et comme ça illuminée à toute heure du jour ou de la nuit.

C'est une folle.

Une aveugle.

Un fanal qui berce nos peurs.

Une cinglée qui regarde le soleil à l'œil nu.

Brûle-toi les yeux mais laisse-nous passer.

Autour de moi les passagers s'impatientent. Il y a Mourad Pashir Nabil qui partent travailler il y a Samirah et son fils Radouane il y a la petite Nawel et son copain Sami il y a deux touristes de passage que j'ai montés à l'arrêt précédent il y a Samuel le soldat en permission Enzo et Anita les membres de l'ONG et il y a

cette folle devant mon bus qui bloque la circulation et nous empêche d'avancer. Je la vois. Elle agite les mains mais on ne comprend pas ce qu'elle dit.

Tu vas dégager la voie ?

Boum.

Ça part d'un coup. Sans prévenir.

Une déflagration quelque part dans la ville.

On se regarde. Qui a sauté ?

Encore une fois on est morts mais ça grouille dans nos corps.

Le quartier arabe ? Le quartier juif ?

On se demande quel quartier a sauté.

Et elle qui dans un cri arrache son voile.

On peut supporter la brûlure du soleil celle des balles sous la peau on s'écrase tous devant l'ombre portée d'un mur qui emprisonne le ciel jour après jour mais comment supporter la vue d'une femme qui arrache son voile en public le brandit par-dessus la tête et en fait son drapeau blanc ?

Elle agite son voile comme un drap un étendard un écran et ça nous dépasse.

Ça dépasse nos habitudes nos préceptes de vie et nos capacités d'adaptation.

La foule est hostile.

Elle dit « Ecoutez-moi » mais la foule est hostile. Des coups partent. C'est violent. Quelqu'un la bouscule. Un quidam. Un soldat. Peu importe. Ils s'y mettent à plusieurs. Les coups pleuvent. Il faut que quelqu'un paie pour ça. Pour ces quartiers qui sautent. Je pense à ma vie. A l'intérieur du bus il pleut des roses et des épines. Comment est-ce possible ?

Elle dit « Stop. Stop ! Ecoutez-moi. »

Et bientôt ça dépasse les bornes. L'image de cette femme tabassée par la foule saute par-dessus le mur et sera reprise en boucle dans les journaux télévisés du monde entier.

Elle dit « Ecoutez-moi » et son voile blanc se couvre de sang.

On le voit bien que son voile se couvre de sang.

Elle le tient au-dessus de la tête et déjà un visage pleure dedans. Qu'est-ce qu'on ne donnerait pas pour Le reconnaître.

Là là ! Regardez ! Vous voyez ? Dans le voile de cette femme vous voyez ce visage ? La Sainte Face !

Tomber à genoux. Déposer les armes et croire au miracle. Du sang béni pour les journaux télévisés du monde entier.

Que se passe-t-il dans les Territoires ? A l'heure où je vous parle l'incroyable est peut-être arrivé. Nous tentons d'entrer en contact avec notre envoyée spéciale. Je la vois. Elle agite les mains parmi les autos les vélos les carrioles les scooters. Véronique m'entendez-vous ? Qu'avez-vous vu ?

Elle dit « Laissez-moi passer. Je suis Véronique. Patronne des lingères et des photographes. »

Et son voile se couvre de sang.

En finir. J'embraye et accélère mais rien ne bouge. Pas de miracle. Autour de nous tout est sueur sang et crachats. 7h28 dans les Territoires. Boum. Je comprends la pluie d'épines. C'est mon bus qui vient de sauter.

La scène est vécue en direct sur tous les écrans du monde.

Un soldat tient une femme dans ses bras.

Ils sont hébétés. Nus. Vêtements et voile déchirés éparpillés par le souffle de l'explosion.

Près d'eux un bus calciné. Ou ce qu'il en reste.

Où sont passés mes passagers ? Et moi ? Où je suis moi ?

La ligne six passe dans cette rue. C'est un endroit réputé dangereux. Un quart de seconde d'inattention et c'est l'accident. Quand ce n'est pas le bus qui saute sur place. Une explosion du tonnerre suivie d'un envol de débris quelques secondes de silence et tout retombe.

Des troncs des bras des jambes  
Un empilement savant

C'est pas un sac  
Aux pieds de cette femme  
C'est mon bus  
Qui retombe  
En pluie infinie  
Ma terre  
C'est une tombe  
Un linceul de poussière

Le soldat ouvre les bras  
S'évanouit  
Dors mon gars  
Ici tu apprends la violence sur le tas

Elle reste seule  
Blanche

Elle ne monte pas dans le bus  
Il n'y a plus de bus

Elle s'agenouille  
Prend nos visages dans ses mains  
Elle caresse nos douleurs

Elle dit « Je suis une page vierge »

Et lentement nos visages apparaissent sur son corps

Lentement je vois se dessiner sur son torse les traits de Mourad  
De Pashir de Nabil  
Leurs visages comme des icônes  
Se révèlent à même la peau de cette femme  
Peu à peu je distingue les visages de Samirah et de son fils Radouane  
Je vois la petite Nawel et son copain Sami  
Sami  
Est-ce lui qui avait la bombe  
Je vois les visages des touristes de passage  
Je vois Samuel le soldat  
Enzo et Anita

Mes douze passagers  
Parmi eux  
Qui donc avait la bombe

Et moi  
Le treizième  
Moi j'apparais aussi  
Triste visage

Je lève les yeux  
Elle me regarde sans me voir  
C'est une folle  
Une aveugle  
Une décalcomaniaque

Je ne supporte pas son regard

Soudain quelque chose dans ses yeux

Du bruit  
Des coups de fouet

Des soldats font leur entrée dans ses yeux

La populace des archers

En direct comme si j'y étais je vois tout dans les yeux de cette femme

Un flash back de 2000 ans  
L'incroyable cortège  
La Passion  
Un homme portant sa croix  
Et sur le dos toute la douleur du monde

Et elle qui fend la foule hostile  
S'approche de l'homme  
Lui tend son voile  
L'homme prend le voile de la main gauche  
L'applique contre son visage ensanglanté

Stop  
Je crie Stop  
Arrêtez

Une douleur insupportable  
Je porte la main au ventre  
Et je découvre autour de ma taille une étrange ceinture

La bombe  
C'est moi qui avais la bombe

Mon Dieu  
Qu'est-ce que j'ai fait

Autour de moi il n'y a plus rien  
Ni Territoires ni ciel ouvert  
Ni bus ni passagers ni femme ni soldat

Ni juif ni chrétien ni musulman

Le monde à feu à sang

Et tout à coup plus rien

Rien qu'un voile lumineux

Blanc

Véronique

Est-ce que je suis au paradis

Véronique

Ma Véronique

*Vera icon*

Ton voile

Je le vois

Un drapeau blanc.